

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



## POESIE.

### A MON FRÈRE GODEFROY.

Navis .....  
 Peddas incolumem, precor,  
 Et serves animæ dimidium  
 mea. HORATIUS.

Soufflez plus doucement, zéphirs aux fraîches ailes,  
 Vents fougueux, taisez-vous, ne troublez pas les eaux.  
 Vaisseau, porte avec soin vers ces rives si belles  
 Celui qui, pour moi seul, a su braver les flots.

Horace en écrivant à son ami Virgile,  
 Plein d'indignation, maudissait autrefois  
 Le premier qui, domptant l'élément indocile,  
 Osa risquer ses jours sur un fragile bois.

Pour moi, je suis porté, dans le plaisir extrême  
 Que j'éprouve à te voir, ô mon cher Godefroy,  
 Non pas à mépriser, mais à célébrer même.  
 Les grands noms de Papin, de Fulton, de Jouffroy.

Par leur art admirable, en effet, chaque année,  
 Sur un de nos vaisseaux, vastes palais flottants,  
 Je te vois revenir, à l'heure fortunée  
 Où le charmant zéphir chasse les noirs autans.

Dans mon petit réduit où si souvent je pleure,  
 Je ne possède rien pour distraire mes yeux ;  
 Tout ici du chagrin annonce la demeure :  
 Les meubles sans façon, et les murs nus et vieux.

Mais en te revoyant, tout prend un air de fête ;  
 Les murs semblent s'orner, le silence s'enfuit ;  
 C'est la pauvre maison du hameau qui s'apprête  
 A recevoir quelqu'un qu'on respecte et chérit.

Mon front toujours chargé de soucis, de tristesse,  
 Qui vers la terre, hélas ! s'incline lourdement,  
 Devient pur et s'élève en signe d'allégresse.  
 Et seuls mes yeux diraient tout mon contentement,

Dans nos longs entretiens qu'au sein de la nuit même,  
 Nous prolongeons souvent seul à seul, cœur à cœur,  
 Lorsque nous repassons des souvenirs que j'aime,

Il me semble goûter un céleste bonheur.

Pour quelque temps je perds toute sombre pensée,  
 Et savoure à loisir de la paix les douceurs ;  
 Mon cœur s'épanouit comme sous la rosée,  
 On voit vers le matin s'épanouir les fleurs.

Et tu me laisses lire au fond de ta belle âme :  
 Oh ! pour moi quel bonheur de savoir tes secrets !  
 Ta confiance, ami crois-le, c'est un dictame  
 Dont tu ne peux savoir les magiques effets.

Puisque tu m'aimes, viens, viens plus souvent encore  
 Me visiter ainsi sous mon modeste toit ;  
 Car loin de toi l'ennui me trouble et me dévore,  
 Viens, car tu sais comment ton frère te reçoit.

Je me sens tout joyeux, lorsque sous ma fenêtre  
 L'hirondelle s'en vient, par ses gazouillements,  
 M'annoncer que bientôt, bientôt vont apparaître  
 Les jours délicieux d'un fortuné printemps.

Je suis heureux encor lorsque, dans le bocage  
 Devenu dès longtemps un morne et triste bois,  
 J'entends les doux accents du rossignol sauvage  
 Retentir dans les airs pour la première fois.

Mais lorsque tu viens, toi, c'est alors un délire  
 Sois fidèle au retour quand l'hiver aura fini !  
 Alors, je redirai peut-être sur ma lyre  
 Mes plus doux sentiments, de même qu'aujourd'hui.

Il est vrai, quand tu pars je sens de la tristesse ;  
 Mais combien mon bonheur fut-il encor plus grand !  
 Ah ! reviens donc souvent, tandis que la jeunesse  
 Te laisse ses trésors ; oh ! oui, reviens souvent.

### MADRIGAL

Je parle un peu trop rarement ?  
 Ami, n'en cherchez point les causes :  
 Je me prive de tant de choses  
 Quand je vous fais taire un moment.

M.

M.

# LE JUIF ERRANT.

CONTES POUR LES GRANDS ENFANTS.

(Suite.)

## XXXVI.—EN ALLEMAGNE.

La neige fouettait, poussée par le vent du nord-ouest. Les arbres énormes, étendant leurs longs bras dépouillés, souriaient d'un côté, blancs comme neige, c'est bien le cas de le dire, et refrogaient de l'autre leurs troncs plus noirs par le contraste.

C'était le matin d'une journée de janvier. Les bûcherons allaient déjà par les routes, vierges de toute trace et couvertes d'une nappe éblouissante, frappant derrière leurs dos leurs mains gourdes, et cachant dans leurs girons le bout de leur nez rouge.

On entendait sous bois la trompe du baron de Pfifferlackentrontonstein, ancien conseiller privé de l'ancien prince souverain de Rudelsigmariental-Tar-tempoeffen-Topinambourg-Lapinstrid, qui avait vendu récemment ses vastes États au roi de Prusse pour payé son marchand de bière. A quoi tient le sort des peuples !

Il faisait un froid de loup. Le baron était d'une humeur massacrante, tant pour avoir perdu sa place que pour avoir pris le change sur la piste d'un vieux daim, beaucoup plus malin que lui. Il battait son cheval qui n'en pouvait mais, il injurait ses chiens que la neige aveuglait et qui n'avaient plus de flair, enrhumés qu'ils étaient tous du cerveau, il disait des choses pénibles à Fritz, son piqueur, et méditait de quereller au retour son épouse très-honorée, la baronne Wilhelmine-Concordia-Charlotte-Dieudonnée Françoise de Salles-Pétronille-Angelique-Uranie de Pfifferlackentrontonstein, née palatine de Choumakre, avec quatorzième de voix à la diète mineure de Sarzgochw.

Ah ça ! nous ne sommes donc plus à Tours en Touraine ? Non, nous avons traversé la France tout entière et passé le Rhin. Nous voyageons en Allemagne. Nous parcourons la fameuse forêt Hercynienne : le Harz, si mieux vous aimez lui donner le nom de la géographie et des légendes.

Nous allons, par cette matinée pâle, sous les sapins géants qui virent passer tant de fantômes. Ceux-là savent que les morts vont vite. Cette neige est le linceul de l'éternelle ballade. Ce vent roule des soupirs de spectres. C'est la gaieté germaine : hurra !

Hourra ! cela sent le cimetière. Voilà de la vraie poésie ! Ces Welches sont de bons compagnons, Hourra ! suaire, cercueils, ossements, crânes desséchés, tombeaux qui s'ouvrent ! Les Allemands s'amusent : hurra ! hurra !

## XXXVII.—LE CHEMIN CREUX.

La route descendait en tournant les pentes abruptes du mont Andreasberg, célèbre par la ronde des bu-

cherons décédés et aussi par les mines d'argent, profonde d'un quart de lieue. Par derrière, c'étaient les pics chauves et dentelés, mêlant le chaos de leurs roches ; par devant, la forêt s'étendait, immense, développant tout un horizon d'arbres poudrés comme des têtes de vieillards.

Un homme suivait la route, silencieux, morne et las de cette fatigue chronique qui n'a plus le courage de se plaindre.

Ainsi trouverez-vous parfois, sur nos chemins de France, quelque pauvre soldat convalescent, marchant d'un pas boiteux, le paquet à l'épaule et regardant avec envie chaque voiture qui passe.

Mais notre homme ne boitait point. Il avait la taille droite, le pas ferme et viril. Toute sa lassitude était dans la résignation triste de son regard.

Il s'appuyait sur un long bâton et donnait la main à une petite fille. Tous deux semblaient insensibles au froid rigoureux qu'il faisait. Ils ne parlaient point. L'homme se découvrait gravement devant la croix des carrefours.

Quand un coude brusque de la montée détachait les silhouettes des voyageurs sur l'horizon du Harz, il y avait une illusion bizarre. D'un bas, l'homme se détachait en noir, au-devant des cimes neigeuses, tandis que l'enfant diaphane comme une vapeur. Au travers de son corps frêle et charmant, on apercevait les pics azurés de l'Andreasberg.

Au bas de la rampe, la route, étroite et encaissée entre deux haut talus, entrait en forêt. Une colonne de pierre portait cette inscription : « Mines d'Andreasberg, chemin des Trois-Puits. »

— Je me reconnais, dit l'homme, je suis venu déjà dans ces pays.

— Et que cherchons-nous, si loin d'elle et de lui, père ? demanda la jeune fille.

Car nous ne savons comment exprimer cela : c'était un enfant, mais c'était une jeune fille.

Le voyageur n'eut pas le temps de répondre.

Le vent apporta une fanfare de chasse que dominaient les violents aboiements d'une meute sous bois.

On entendit bientôt le galop des chevaux retentir sur la terre glacée et plus sonore.

Puis la voix du baron qui criait en Allemand, avec forces *tarteifles* : « Tayaut ! tayaut ! tayaut ! »

La voix du baron était enrouée et trahissait beaucoup de mauvaise humeur.

Tout à coup, au bout du chemin creux, une pauvre gracieuse biche se montra, courant ventre à terre et renversant sa jolie tête en arrière. C'était elle qui avait donné le change à la meute du baron, et

et le baron avait juré qu'elle paierait ce méfait de sa vie.

La biche arriva sur nos voyageurs ; ils s'effacèrent pour lui livrer passage, l'homme à droite, et l'enfant à gauche, et ils virent tous deux que dans ces grands yeux il y avait des larmes.

— Tayaut ! tayaut ! tayaut !

Et les fanfares de sonner la vue ! les chiens de hurler !

Le voyageur et la petite fille avaient, cependant, repris leur place au milieu du chemin qu'ils barraient tout entier. Les chiens, à leur tour, arrivaient à pleine course, et derrière les chiens, M. le baron et ses piqueurs.

— Arrière ! cria-t-il du plus loin qu'il aperçut l'homme au bâton. Le chemin est à moi !

L'homme continua paisiblement sa route.

— Arrière ! mendiant ! je suis le baron de Piffelackentrontonstein, ancien conseiller de l'ancien prince souverain de Rudelsigmarienthal-Tartemp...

Il faut le temps pour prononcer de si nobles noms ; le baron en était encore à Tartemp... que les chiens, moins prolixes, se jetaient déjà sur notre voyageur. C'étaient de forts chiens, connus à dix lieues à la ronde pour être méchants comme des loups enragés.

— Mords là ! dit tout bas le piqueur. Kiss ! kiss ! kiss !

La belle culbute qu'il espérait, ce piqueur ! Il y eut une culbute, ce fut celle des chiens, qui se roulèrent, tombant les uns sur les autres, jusqu'aux pieds des chevaux, comme si trente mains robustes (ils étaient trente) les eussent pris par la peau du cou et lancés à la volée.

— *Târteïfle !*

Le voyageur n'avait pas seulement levé son long bâton. Il continuait sa route comme si de rien n'eût été.

— *Zâgramente târteïfle !*

Les chiens revinrent sur les chevaux, qui se cabrèrent, qui ruèrent, qui se retournèrent et dévalèrent le chemin creux, comme si le diable était à leurs trousses.

Le baron menaçait tant qu'il pouvait les chiens, les chevaux, les voyageurs et même la biche, qui était allée retrouver son daim. Rien n'y faisait. — Je crois que le baron, cédant à un moment d'impatience, déchargea même un peu son fusil à deux coups et une paire de pistolets qu'il avait sur ce malencontreux voyageur. Celui-ci secoua ses hail lons, et les balles tombèrent dans la neige.

Le baron ne s'arrêta qu'au perron de son château. Il battit la baronne pour la première fois de sa vie, bien qu'elle fut née palatine de Choumakre. Depuis, il en prit l'habitude, qui est une seconde nature.

### XXXVIII.—LES TROIS-PUITS.

Le baron eut tort de battre sa femme ; ce sont là de mauvais procédés. Mais si le prince souverain de (le nom est ci-dessus) n'avait pas vendu ses États au roi de Prusse pour payer son marchand de bière, jamais voyageur n'eût osé manquer ainsi de respect au baron. En sorte que le baron n'aurait jamais battu la baronne. Il faut admettre le cas de force majeure.

L'homme et la petite fille arrivèrent au lieu dit

les Trois-Puits, qui forme une des entrées de la grande galerie des mines d'Andreasberg.

L'homme dit à l'enfant :

— Descends, ma Ruthaël. Parcourus les travaux et reviens me dire ce que tu auras vu.

L'enfant se mit dans la banne et sonna la cloche. La banne s'enfonça dans la nuit.

L'homme continua de marcher, mangeant un morceau de pain dur et buvant à sa gourde.

### XXXIX.—LA MINE D'ANDREASBERG.

C'est une immense ville souterraine qui a des milliers de rues, places publiques, des églises, des palais, des canaux, des lacs, des boutiques, des théâtres, des hôpitaux et des salles de bal.

On pourrait rebâtir Berlin en argent avec toutes les richesses qui sont sorties de cette inépuisable mine.

Dans la banlieue de cette féerique cité, à neuf cents mètres au-dessous du sol, deux hommes piquaient le minerai, auprès d'une flaque d'eau sombre comme l'Achéron.

Leurs lanternes brûlaient tristement à leurs pieds. Tous deux s'arrêtèrent pour essuyer la sueur de leurs fronts.

— Ami, dit l'un d'eux, causons encore de ce rêve que nous avons tous deux.

— Soit, répondit l'autre, ce rêve guérit ma fatigue. Il me semble que ce rêve me rend le parfum des fleurs, l'air libre et les doux rayons du soleil.

Ils s'assirent côte à côte, et le premier reprit :

— Je m'appelais donc sir Arthur...

— Certes, l'interrompit l'autre, j'ai gagné bien des louis à un gentilhomme de ce nom... mais ce n'est pas vous !

— Vous avez peut-être raison, ami, ce n'est pas moi ; du moins il y a des moments où je ne saurais l'affirmer moi-même... on m'a pris mon corps, voilà ce que je crois ; et n'est-ce pas folie de croire ainsi à l'impossible ?

Son compagnon secoua lentement la tête.

— Moi, dit-il, j'étais comte... et colonel... j'avais une femme que j'aimais... un enfant adoré... Il faut bien que cela soit, puisque leur souvenir emplit mes yeux de larmes !

— Et l'on vous a pris votre corps aussi, n'est-ce pas ? interrogea sir Arthur.

— Oui, une nuit, mon château brûlait... cet homme... mais c'était lui qui s'appelait sir Arthur !

L'autre mineur songeait laborieusement, la tête penchée sur sa poitrine.

— Alors, dit-il, c'est le même qui nous a pris nos deux corps !

Ils échangèrent des regards sans rayon. Quelque chose pesait sur leurs intelligences engourdies.

— Allons ! dit la grosse voix d'un gardien. Voilà encore ces deux fous qui se reposent ! A l'ouvrage, coquins ! vous ne gagnez pas le pain que vous mangez !

Les deux pauvres mineurs reprirent leurs pics docilement et se remirent à l'ouvrage.

Derrière le gardien, une belle jeune fille venait, vêtue comme une demoiselle de riche maison.

Le gardien se tourna vers elle et lui dit :

— Voyez-vous, mademoiselle, il faut sans cesse surveiller ces deux-là. Ils ont un coup de marteau,

sauf le respect que je vous dois. En voici un qui se croit baronnet d'Angleterre, c'est sir Arthur... En a-t-il bien l'air, hein ?

La jeune fille approchait. Le regard de ses beaux yeux tomba sur le second mineur, qui tressaillit.

—Celui-là, reprit l'inspecteur en haussant les épaules, c'est un colonel français... un colonel de hussards...

—Le comte Roland de Savray !... murmura la belle jeune fille.

L'inspecteur éclata de rire et poussa rudement le pauvre homme, dont le pic attaqua un bloc de minerai.

Mais en travaillant il disait :

—Lotte ! J'ai vu Lotte ! Ce nuage qui est dans mon esprit couvre-t-il donc la vérité !

#### XL.—A PARIS.

Au moment où notre voyageur, après avoir déjeuné de pain sec en se promenant, revenait aux Trois-Puits, la banne ramenait au jour la petite fille. Elle avait repris sa taille d'enfant et sa frêle apparence.

—Père, dit-elle, ils sont en bas tous les deux. Je n'aurais pu les reconnaître, car ce qui leur reste d'âme est dans des corps de rebut. Mais ils ont assez d'âme encore pour se souvenir vaguement et cruellement souffrir.

Le voyageur ne s'était pas arrêté pour l'entendre.

—Nous allons à Paris, dit-il.

A Paris ! s'écria-t-elle tandis qu'un joyeux sourire éclairait la pâleur de son visage. Je vais le revoir ! elle et lui !

—Ruthaël, prononça tout bas le voyageur. J'ai interrogé l'ange. Dieu permettra que tu choisisses entre ton père et ton époux...

—Moi ! quitter mon père ! s'écria l'enfant qui fondit en larmes.

Sans s'arrêter, le voyageur l'enleva dans ses bras et la pressa contre son cœur.

—Ozer est là-bas, dit-il, l'infâme Ozer ! Je sais ce que je voulais savoir. Dieu est miséricordieux. Chaque bonne action diminue ma peine. Allons faire le bien et combattre le mal !

#### XLI.—L'ÉCOLIER PAUL.

Le temps est comme le Juif errant : il marche, il marche...

Le temps avait marché. La comtesse Louise était toujours belle, mais bien triste et bien pâlie.

Vous eussiez eu peine à reconnaître le vicomte Paul dans ce fier jeune homme au regard mélancolique, qui allait tous les jours deux fois au collège Henri IV et deux fois en revenait, seul et s'éloignant des joyeuses espiègeries de ses condisciples. Le vicomte Paul se nommait tout uniment M. Paul. Il n'y avait plus guère que Fanchon Honoré pour se tromper de temps en temps et lui donner encore son titre d'autrefois.

Le malheur avait mis la pensée pesante dans cette jeune tête. Si Paul ne riait plus comme jadis, il travaillait de toute sa force. Il avait un but. Il travaillait pour être le protecteur de sa mère.

Eh ! quoi ! la comtesse Louise de Savray, cette jeune femme si brillante et si riche, si heureuse surtout, avait-elle donc besoin d'être protégée ?

Et que pouvait un adolescent, élève au collège

Henri IV, pour la filleule du roi Louis XVIII ?

Il y avait des années que le roi Louis XVIII était mort. Les deux cent mille livres de rentes étaient Dieu sait où. La comtesse Louise habitait un petit appartement au troisième étage de la rue de l'Ouest. Elle portait le deuil de veuve, quoique le colonel comte de Savray ne fût point mort.

Quand notre ami Paul rentrait du collège Henri IV, il embrassait sa mère, et tous deux bien souvent pleuraient.

#### XLII.—LES LITANIES DU COLONEL.

Les autres convives de la préfecture avaient généralement prospéré. M. le préfet se carrait au conseil d'Etat, le président s'asseyait à la cour de cassation, Mme Lancelot, des domaines, et M. Lancelot, son mari, avaient une division au ministère des finances. Quelques danseurs étaient devenus des hommes chausés et sérieux, quelques danseuses avaient gagné en poids cent pour cent et même davantage.

On était au mois de juillet en l'année 1830. Le général Lamadou (l'ancien commandant de la gendarmerie à Tours en Touraine) ayant donné une grande soirée à l'occasion du mariage de sa nièce avec M. Galapian, toutes nos anciennes connaissances tourangelles se trouvèrent naturellement réunies.

Mais perlons un peu de M. Galapian.

M. Galapian, nous l'avons dit, était un homme habile et bien comptant. Il ne méprisait plus autant le bon Dieu, depuis qu'il avait arrondi sa pelote, au point de justifier au contrat soixante mille francs de revenus. Personne, disait-il volontiers, n'avait jamais soupçonné sa probité. Je crois bien ! Il eût fallu débrouiller pour cela les affaires de la maison de Savray, et il y avait mis bon ordre ! Il faisait beaucoup de bien aux pauvres en leur prêtant son argent à la petite semaine.

Mme Lancelot le citait à ses surnuméraires comme un exemple de ce que peut la comptabilité jointe à l'esprit de conduite.

—Savez-vous ce qu'on dit ? s'écria-t-elle en entrant ce soir-là. Votre servante, mesdames. Bien des compliments aux mariés. Voilà qui fera un charmant ménage ! Savez-vous ce qu'on dit ?

A Paris, comme à Tours, Mme Lancelot était fort estimée comme gazette.

Depuis lors, l'agence Havas et les petits journaux ont déprécié ce genre de talent.

On fit cercle autour de Mme Lancelot, qui reprit :

—Les affaires ne vont pas bien, le commerce murmure, la bourgeoisie n'est pas contente. Nous dansons sur un volcan !

—Permettez, madame et amie, l'interrompit le général Lamadou. Je ne permettrai pas qu'on fasse de l'opposition dans le salon de mon propre domicile ! Galapian dit :

—Je suis un homme d'ordre, mais à la bourse d'aujourd'hui j'ai vendu, vendu, vendu !... Je rachèterai à moitié prix le lendemain de la révolution.

Il y eut un murmure flatteur, et les dames dirent à l'oreille de la nièce du général :

—Léocadie, c'est une belle âme, et vous serez bien heureuse !

—Savez-vous ce qu'on colporte ! reprit impétueusement Mme Lancelot. Il s'agit bien de politique ! quoi ! ce n'est pas inquiétant. Il faudra toujours

bien des chefs de division. n'est-ce pas ? Je voulais vous parler d'un garçon... Le pauvre diable ! nous l'avons connu bien huppé. Vous souvenez-vous, là-bas, à Tours, comme on criait du haut du perron, à la préfecture : La voiture du colonel comte de Savray !....

— Ah ! oui, fit la présidente du bout des lèvres, ce malheureux homme...

— Un joueur ! dit l'ancien chef du parquet tourangeau.

— Un hanneton ! murmura Galapian. Je l'avais prédit !

— Et vous avez bien fait ce que vous avez pu pour le sauver, Stanislas ! murmura la jeune Léocadie.

Il y eut des toux sèches qui voulaient exprimer sans doute une chaude approbation, puis le chapelet s'égrèna :

— Un buveur ! déclara Lancelot.

— Un lovelace !

— Un bretteur !

— Nn mauvais sujet !

— Un monstre !

#### XLIII.—BEAU TRAIT DE GALAPIAN.

— Très-bien, reprit Mme Lancelot. Et sa comtesse Louise faisait aussi bien des embarras. Il n'y en avait que pour elle à valser avec l'état-major ! Il l'a plantée là : c'est une vieille histoire ; il a mangé les deux cent mille livres de rentes ; il a fait la vie de polichinelle, vous savez tout ça. Mais ce que vous ne savez pas, c'est qu'il va passer devant un conseil de guerre...

— De guerre ! fut-il répété.

— De guerre ! Pour être dégradé, fusillé, pendu, guillotiné, roué vif !

— Quel est son crime ?

— Tous les crimes : vol, faux, tricheries au jeu, attentats à la morale publique, assassinats, empoisonnements, incendies, noyades, fausse monnaie...

— Mais savez-vous, dit Lamadou jeune, petit frère du général et avocat à la cour royale, que ce sera une bien jolie affaire !

— Et la malheureuse femme ? glissa timidement la présidente.

— Celle-ci, murmura Mme Lancelot, revient toujours de Pontoise !

La présidente continua :

— Et l'enfant ? Ce doit être à présent un jeune homme...

— Le vicomte Paul, interrompit M. Galapian. Je verrai à le prendre dans mes bureaux, s'il en a la capacité.

— O Stanislas ! soupira Léocadie transportée d'admiration. Vous avez un grand cœur !

Le général Lamadou essuya une larme.

Un valet annonça :

— M. le docteur Lunat, membre de l'Institut !

#### XLIV.—PROPHÉTIES EXTRAORDINAIRES.

Le petit docteur Lunat avait beaucoup grossi, juif pourquoi : ayant cessé de se prendre pour le Juif errant, il avait renoncé complètement à la marche, pour se venger d'une promenade de dix-huit siècles. Il était rond comme une petite boule

et se rangeait franchement au nombre des bienfaiteurs de son siècle. L'affaire du crocodile était désormais européenne. Il venait des mages de Londres et de Moscou pour l'adorer. L'Académie des sciences s'était illustrée en l'admettant dans son sein.

Outre la guérison du crocodile, le docteur Lunat avait à son crédit scientifique des choses bien aimables. Il était l'inventeur du système tragique et des douches alexandrines.

Le système tragique, on l'a bien vu depuis, guérit les fous par l'ingestion patiente et raisonnée d'une tragédie complète de Crébillon père, servie par un second prix du Conservatoire, qui ne quitte le patient ni jour ni nuit, jusqu'à la mort.

Les douches alexandrines, moins connues, ont pourtant rendu de bons services. Le patient est muré dans une cellule tapissée de distiques célèbres. Il est placé de manière qu'un conduit acoustique puisse lui verser dans l'oreille des chants variés de la *Henriade*.

Loin de nous la pensée de citer les innombrables guérisons obtenues à l'aide de ces ingénieuses mécaniques. Le docteur Lunat n'est pas un charlatan, pour imiter ces guérisseurs qui font insérer dans les journaux la reconnaissance des vieilles demoiselles et les remerciements des hospodars.

— Mesdames, dit le docteur Lunat en saluant à la ronde, je fonde un hôpital pour les sages, au capital de trois millions seulement, pour commencer. La spéculation est basée sur ce calcul, que tous les fous y viendront, afin de donner le change... Compliments aux fiancés : Galapian appartient au genre requin ; il ira loin...

— Comment ! comment ! voulut protester le fiancé.

— Mon Stanislas un requin ! dit Léocadie indignée.

— C'est une analogie sérieuse, répliqua le gros petit docteur. La science ne peut jamais offenser. Le général Lamadou appartient au genre bœuf...

— Par le morbleu ! fit Lamadou. Traitez-vous ainsi la gendarmerie !

— Ne jurez pas !... Mme Lancelot rentre dans l'espèce pie-grièche...

— Ah ça ! monsieur Lunat !...

— Je suis bien perroquet, moi ! l'interrompit fièrement le docteur. Vous savez que l'abbé Romorantin a enfin résolu le grand problème... l'abbé Romorantin, qui était autrefois avec vous chez les Savray, cher monsieur Galapian... Celui-là pourrait témoigner, si quelqu'un vous accusait jamais de n'être pas un galant homme ; il ne parle jamais de vous que les larmes aux yeux.

— Ce bon Romorantin ! murmura Galapian.

— Je lui donne deux cents francs par mois pour me servir de plume, de mémoire, de besicles et de génie, reprit le docteur. C'est bien payé. Figurez-vous qu'il emploie son argent à payer le logis et la cuisine de ses anciens maîtres : la comtesse Louise et le vicomte Paul...

— Il a peut-être quelque chose à expier... insinua Galapian.

— Peut-être... Tandis que vous ne vous repentez de rien !... Le grand problème, c'est la transition : ce que les anciens appelaient la métépsychose.

C'est extrêmement simple. Il y a le roulement. On est ceci, puis cela. Je me suis cru Juif errant : je l'étais. Mais lequel ? car vous n'ignorez pas qu'il y a trois Juifs errants principaux, sans compter Judas, qui ne peut mourir, et la femme d'Hérode.... Voilà le grand problème : j'étais Cataphilus, portier de Ponce Pilate. L'abbé Romorantin a très bien fréquenté Isaac Laquedem ou Ahasverus chez les Savray... et il paraît que ce fut lui qui sauva l'enfant la nuit de l'incendie... Quant au troisième Juif errant, Ozer, le soldat, un pur coquin, l'abbé le cherche, et c'est pour cela qu'il a deux cents francs par mois.

— Il n'a jamais été plus fou que cela ! dit le général Lamadou.

— Aussi, répliqua Mme Lancelot, on parle de lui pour présider les cinq Académies.

— N'interrompez pas, cria le docteur, ou je vous fais mettre à la porte ! Devinez qui m'a remplacé dans ce rôle de Cataphilus ? L'abbé l'a trouvé. Il en sait long sur M. Galapian ! Celui qui m'a remplacé, c'est l'homme à la longue barbe du Palais-Royal...

— Le Superbe ! s'écrièrent les uns.

— Chodruc-Duclos ! dirent les autres.

— L'avez-vous vu quelquefois assis ? Jamais...

Et, ajouta triomphalement le gros petit docteur, il n'a pas de cordonnier. Ses semelles sont fées. Quand j'étais fou, j'ai eu une paire de bottes qui m'appelaient polichinelle. On ne tient pas assez compte de ces détails.... M. le prince de Polignac a été à tu et à toi avec ce Chodruc-Duclos, vous savez ? Eh bien ! Chodruc-Duclos est descendu dans la chambre à coucher du prince par le tuyau de la cheminée, mardi dernier, et lui a dit : Va bien, *tron de l'air*, mon bon ? — Le prince a appelé, personne n'est venu. Chodruc, ou plutôt Cataphilus, a ajouté : « A fin de mois, tu seras en fourrière, *capédédi*, mon *vioux* ! Eh donc ! »

— La révolution... murmura Mme Lancelot.

Le général Lamadou, désirant éviter toute allusion politique, proposa de jouer aux jeux innocents.

#### XLV. — LA CHUTE.

Le 26 juillet 1830, au soir, dans la modeste chambre du troisième étage, rue de l'Ouest, la comtesse Louise, le bon abbé Romorantin, Joli-Cœur et Fanchon Honoré se trouvaient réunis. Cela n'était pas arrivé depuis longtemps.

La fenêtre donnait sur le jardin du Luxembourg, plein de promeneurs. Il faisait chaud. Le soleil se couchait dans un orage lointain.

Dans le jardin il y avait un mouvement inaccoutumé. La rue, d'ordinaire si tranquille, rendait ses mystérieux et menaçants échos que nulle parole ne peut noter, mais qu'on n'oublie jamais quand une fois on les a entendus.

Il y a comme cela deux voix qui s'obstinent dans le souvenir : la voix de la tempête et la voix de la révolution.

Dans la chambre de la comtesse Louise, la consertation était peinte sur tous les visages, et pourtant on ne parlait point des menaces de la rue.

On parlait du colonel comte de Savray :

Louise avait la tête penchée sur sa main, et pleurait, disant :

— Est-il possible de tomber si bas que cela !

Elle se rappelait, pauvre femme, onze années de noble et riant bonheur ! Son fils Paul avait dix-huit ans. Sept années d'un martyre honteux et cruel avaient suivi les temps heureux.

Elle avait pleuré la première fois la nuit de l'incendie. Mais, depuis lors, que de larmes !

Son fils, le cher enfant, était abandonné par son père, ruiné par son père, déshonoré par son père !

Il n'y avait rien d'exagéré dans les nouvelles apportées par Mme Lancelot. Mme Lancelot, même, ne savait pas tout. Le colonel comte de Savray était tombé non pas comme on tombe communément. C'était une chute hideuse, incroyable, diabolique. Le comte de Savray avait plongé comme à plaisir au plus profond du fangeux abîme où grouillent nos misères sociales.

Il était accusé, lui, gentilhomme et militaire, de tout ce qui peut dégrader une épée et souiller un écusson.

Il avait falsifié, il avait triché, il avait volé, il avait tué !

Joli-Cœur venait annoncer sa fuite et l'invasion des gens de justice dans son logis vide, où l'on parlait tout bas de boulet et de bagne.

Et cette pauvre belle jeune femme qui pleurait allait disant, comme on répète un refrain de folie :

— Est-il possible de tomber si bas que cela !

#### XLVI. — DÉTAILS RÉTROSPECTIFS.

— Non, ce n'est pas possible, répondait le cœur révolté de la comtesse Louise.

Et il y avait ici quelque chose d'inexplicable au point de vue purement humain. Toutes les personnes réunies dans la chambre de la comtesse Louise disaient comme elle au fond de leur cœur :

— Non, ce n'est pas possible !

Le fait n'était rien pour elles. La nourrice, le prêtre, le soldat, de même que la femme en deuil, repoussaient l'évidence, — ou plutôt semblaient aller au delà de l'évidence, cherchant à cette insoluble énigme une clef surnaturelle.

— Ce changement se fit en un jour, reprit la comtesse traduisant comme elle le pouvait le vague de sa rêverie ; en une heure, en une minute !... En me quittant, lorsque nous arrivâmes au bas de la côte, la nuit de l'incendie, mon Roland était bien lui-même. Quand il revint s'asseoir auprès de moi, j'eus froid jusque dans l'âme. Le danger que notre bien-aimé Paul avait couru lui était indifférent. Cet horrible spectacle de l'incendie qui me brûlait encore les yeux et le cœur le laissait froid. Quand je lui parlai du miracle qui avait sauvé notre fils, il haussa les épaules, chantonnant je ne sais quoi. Il ne regarda même pas l'enfant que je serrais contre ma poitrine, l'enfant que nous avions manqué de perdre !... Et comment dire cela ? Sa voix était bien la voix que je connaissais, mais, dans le premier moment surtout, il y avait là quelque chose de l'accent anglais de sir Arthur...

— Sir Arthur lui-même, l'interrompit le bon abbé Romorantin en secouant la tête, avait été longtemps un fort honnête gentilhomme. Il disparut un soir,

au milieu du spectacle, puis il revint... ou plutôt un autre sir Arthur revint occuper sa stalle... cet autre sir Arthur était ce que vous l'avez vu : un débauché, un ivrogne, un brigand !

— Et alors, que veut dire tout cela ? murmura Louise.

L'abbé, Fanchon et Joli Cœur demeurèrent silencieux.

Elle reprit :

— Cette nuit-là, il ne pensait qu'à boire, à manger, à dormir. Dans la chambre d'hôtellerie où nous nous réfugiâmes, puisque notre maison était brûlée, il se fit servir à souper. Par moment il parlait de choses qui m'étaient inconnues. Une fois il dit : Du temps où j'étais Mandrin...

L'abbé et Fanchon se signèrent, Joli-Cœur tordit sa moustache.

De la rue et du jardin les bruits montaient toujours : la sourde et prophétique voix qui annonce les orages populaires.

—Peut-être qu'à l'heure où nous voici, dit brusquement Joli Cœur, il est déjà dans le corps de quelque autre honnête homme.

—Alors, murmura la comtesse Louise dont la belle tête se pencha sur sa poitrine, vous croyez donc que j'ai bien fait de prendre le deuil des veuves ? Vous croyez donc que mon pauvre mari est mort ?

Dans le silence qui suivit on entendit un pas monter rapidement l'escalier.

Un beau jeune homme entra, triste et pâle, qui dit froidement, sans sourire :

—Bonsoir, ma mère.

#### XLVII.—MÈRE ET FILS.

C'était le vicomte Paul, ce superbe bambin d'autrefois, le vicomte Paul qui faisait des fortifications contre les Anglais.

Il avait maintenant la stature d'un homme ; une fière et gracieuse taille. Il ressemblait à son père, le colonel comte Roland de Savray, mais il était plus beau.

Autour de son front des cheveux blonds se bouclaient. Ses grands yeux bleus exprimaient la tristesse et la vaillance.

—J'avais à te parler, dit-il en s'adressant à Joli-Cœur, et avant même d'embrasser sa mère. Est-il vrai que le comte de Savray, mon père, passe la nuit à marcher dans sa chambre ?

—C'est vrai, répliqua le hussard.

—Est-il vrai que son lit n'est jamais défait ?

—C'est vrai, l'interrompit Joli-Cœur. Ceci, cela et le reste. Tout ce qu'on dit de lui est vrai. Mais est ce bien M. le comte ? voilà ce que nous ne savons plus.

Paul baissa la tête en fronçant le sourcil.

Il s'approcha de sa mère, qui le pressa contre son cœur avec plus de tendresse qu'à l'ordinaire.

—Tu as quelque chose à me dire ? murmura-t-elle.

—Oui, ma mère.

Elle fit un signe. L'abbé, Fanchon et Joli-Cœur se retirèrent dans la pièce voisine.

Or l'abbé, depuis plusieurs années, était aux gages du gros petit docteur Lunat, spécialement pour compiler tous les bouquins écrits en toutes langues

sur ce mythe qui a traversé les siècles : le JUIF ERRANT.

L'abbé, trouvant des auditeurs dociles, vida son sac, et dit des curiosités bien extraordinaires,—principalement au sujet du Pharisien Nathan, qui louait le temple aux marchands. Ce Pharisien est le quatrième Juif errant.

Le cinquième est le bedeau de Caïphe.

Le vicomte Paul s'était assis sur un tabouret, aux pieds de sa mère. Il mit sa tête blonde sur les genoux de la comtesse Louise, qui lisait dans ses grands yeux bleus comme en un livre.

—Tu souffres ? dit-elle.

—Pas quand je suis ainsi, près de toi, mère chérie, répondit-il tandis qu'un sourire naissait autour de ses lèvres.

#### XLVIII.—L'AVEU.

Elle se pencha pour mettre un long baiser sur ce front doux comme celui d'une jeune fille.

—Mère, dit Paul, si je ne t'aimais pas si bien, je mourrais. Je suis toujours seul. Je fuis ceux de mon âge pour ne pas entendre ce qu'ils disent, car ils disent souvent du mal de celui dont tu portes le nom. Les pauvres amis qui nous sont restés fidèles essayent bien de me consoler avec d'étranges fables et des contes d'enfants ; mais je ne suis plus un enfant, ma mère, et je ne crois plus ce que je ne comprends pas.

—C'est vrai, murmura la comtesse Louise, tu es un savant maintenant, mon Paul chéri. Tu es bien plus savant que l'abbé Romorantin, qui croit encore... Et cependant, si tu pouvais te souvenir !...

—Je me souviens ! murmura Paul en une sorte de gémissement.

La comtesse ne l'entendit pas et poursuivit :

—Si tu savais comme moi quel cœur c'était que ton père ! combien de délicatesse et de belle fierté !... que d'amour ! que d'honneur !...

—Je crois à cela, ma mère, interrompit le vicomte Paul dont les yeux étaient mouillés de larmes. Je crois à cela comme je crois en Dieu !

—A quoi donc ne crois-tu pas, mon enfant bien-aimé ? demanda la comtesse Louise.

Paul resta un instant silencieux, puis il se couvrit le visage de ses mains.

—Il y a des choses qui sont impossibles ! murmura-t-il enfin avec découragement. Il faudrait croire aussi à Barbe-Bleue, à Croquemitaine, à l'Ogre, au Petit-Poucet... tandis qu'il y a bien des exemples, ma mère, bien des exemples avérés d'hommes au cœur bon, loyal, chevaleresque même, qui tombèrent tout d'un coup au plus profond de l'abîme du mal !

—Enfant, dit la comtesse avec une fermeté douce, si je me trompe, laisse-moi mon erreur. Je veux bien mourir, mais que ce ne soit pas par toi !

Paul s'agenouilla, dévorant de baisers les pauvres bellés mains froides de la comtesse Louise.

—Oh ! mère ! mère ! reprit-il d'une voix où les larmes contenues tremblaient, on m'a insulté devant elle !

#### XLIX.—LA VISION.

La comtesse Louise le contemplait avec ce grand amour des mères, plein d'épouvantes et de vaillances.



—On t'a insulté ! répéta-t-elle. Devant elle !

Puis elle ajouta, comme on implore :

—Jamais tu ne m'avais parlé d'elle !

Un rouge vif avait remplacé la pâleur du vicomte Paul.

—Comme je sortais aujourd'hui du collège, dit-il tandis que sa voix se baissait malgré lui, j'entendais, comme toujours, les railleries cruelles de ces trois ou quatre méchants qui me poursuivent : le fils du général qui commandait en second à Tours, le fils de l'ancien préfet de Tours, le fils de Mme Lancelot, de Tours. Les autres m'aimaient : ceux-là ont fait le vide autour de moi comme si j'étais un lépreux. Leur avons-nous causé quelque chagrin, ma mère ?

—Jamais, mon pauvre enfant... mais leurs parents nous ont vus si heureux, autrefois !

—Selon ma coutume, pour échapper à leurs sarcasmes, j'entrai à l'église Saint-Étienne du Mont. J'y vais souvent. J'aime à prier la bonne sainte Geneviève... et je mentais, tout à l'heure, ma mère... je crois à tout... Je supplie la bonne sainte Geneviève d'envoyer vers nous celui qui, deux fois déjà, nous a protégés... J'étais agenouillé dans le bas côté de gauche. Je ne priais pas, car j'avais trop de colère dans le cœur. Je voyais les rayons du soleil couchant filtrer à travers les dentelles du jubé pour inonder d'une lumière dorée le grand crucifix du maître-autel... celui qui outragea Notre-Seigneur s'est repenti pendant dix-huit siècles, ma mère... celui qui est le Pardon a dû pardonner. Je me disais : « Nous ne le verrons plus... »

Tout à coup, à la lueur des cierges qui brûlent auprès des reliques, j'aperçus une jeune fille agenouillée. Je la regardai sans savoir d'où venait la profonde émotion qui me faisait battre le cœur. Elle se releva. Je fus ébloui comme à l'aspect d'un ange.

O ma mère, qu'elle est belle ! et comme son sourire doit apaiser la colère céleste !

Je m'élançai, car je l'avais reconnue...

—Tu la connaissais donc ? s'écria la comtesse.

—Je crois à tout, prononça pour la seconde fois le vicomte Paul. Je n'ai jamais oublié le suave et pâle visage de celle qui partageait les jeux de mon enfance...

—Lotte ! interrompit Louise en proie à un trouble soudain. La fille du...

Elle s'arrêta, mais le vicomte Paul acheva :

—La fille du Juif errant. Je l'ai revue, ma mère !

#### L.—LA MARSEILLAISE.

Dans la chambre voisine, le bon abbé Romorantin disait à Fanchon et à Joli Cœur :

—On trouve tout dans les livres. Le docteur Lunat est fou comme un lièvre en mars, mais sa folie me permet de faire des recherches admirables : le doigt de la Providence est là. Tous les jours j'apprends quelque chose. Mes amis, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'on ait rencontré trois jours de suite l'Homme dans Paris. Bertola, cité par Mathieu Paris, affirme qu'il a la faculté de rester en tout lieu où il y a peste, famine ou guerre...

—Nous n'avons à Paris, Dieu Merci, objecta Fanchon la nourrice, ni la peste, ni la guerre, ni la famine.

Un chant monta de la rue de l'Ouest. Personne d'abord n'y prit garde.

—Puisqu'on l'a rencontré trois jours de suite à Paris, prononça péremptoirement l'abbé, c'est qu'il a le droit d'y rester. S'il a le droit d'y rester, Bertola est précis, c'est que Paris a la famine, la peste ou...

—Écoutez ! l'interrompit Joli-Cœur.

Le chant montait plus distinct. C'étaient des notes métalliques et vibrantes qui remuaient l'âme et qui faisaient frayer.

Les yeux du vieux hussard flamboyèrent.

—Je connais cela, dit-il. C'est la *Marseillaise*. Vous avez raison. Nous avons la guerre dans Paris !

#### LI.—L'INSULTE.

Le vicomte Paul poursuivait aux genoux de sa mère :

—C'était le doux visage de Lotte sur le corps d'une adorable jeune fille. Tont mon cœur s'élançait vers elle. Je voulais la suivre, mais elle glissait le long du bas côté de droite, comme une âme, et je n'entendais point le bruit de ses pas sur la dalle. La porte de l'église se referma sur elle. Il m'avait semblé, au moment où elle prenait l'eau bénite, que son angélique sourire me cherchait.

Je sortis à mon tour.

Tu sais, mère, que celui qui refusa l'hospitalité à notre Sauveur n'a pas le droit d'entrer dans les églises. Sans doute, l'avait attendue au bas des degrés. Je vis un homme de haute taille qui s'éloignait en tenant une petite fille par la main...

—Une petite fille ?... répéta la comtesse Louise.

—Oui, répliqua le vicomte Paul en hésitant. Je te raconte cela comme si c'était un rêve. La belle jeune personne avait disparu, remplacée qu'elle était par Lotte... Ma chère petite Lotte... et son corps tout frêle, tout gracieux avait la transparence d'autrefois...

—Mais, s'interrompit ici le jeune homme dont les sourcils se froncèrent, mes persécuteurs m'avaient attendu sur le parvis. Quand ils me virent, ce fut une huée.

—Son père sera dégradé ! s'écria le fils du maréchal de camp, Roger.

—On lui arrachera ses épaulettes ! ajouta le fils du préfet.

—Il a triché, dit Lancelot, il a déserté, il a volé !

L'Homme était déjà loin, mais, sans s'arrêter, il se retourna.

Je pressai mon cœur à deux mains et j'allais passer entre eux sans lever la tête, car je songeais à toi, ma mère, lorsque Roger dit en ricanant :

—Va, poltron, va annoncer ces bonnes nouvelles à la filleule du roi Louis XVIII !

En ce moment, Lotte se retournait à son tour.

—Tu es un menteur et un lâche ! m'écriai-je.

Et par deux fois ma main fouetta la joue de Roger, qui se rougit de sang.

#### LII.—LE PARVIS NOTRE-DAME.

Vous auriez pris la comtesse Louise pour une statue de marbre, tant son visage était blême. Elle voulut parler, mais le vicomte Paul lui ferma la bouche, disant :

—Je n'ai pas fini, ma mère. Je me retirerai à pas lents, accompagné par d'impuissantes menaces. Je voulais suivre Lotte et son père : non que je crusse

découvrir leur *adresse*, dans le sens vulgaire du mot, car celui dont nous parlons ne peut avoir une demeure, mais je désirais voir Lotte le plus longtemps possible.

D'ailleurs, ma tête était en feu. Il me fallait mon calme revenu pour paraître devant toi.

Ceux que je suivais descendirent toute la rue Saint Jacques jusqu'à la Seine. Ils passèrent le pont. Ils entrèrent tous deux dans une grande vieille maison qui est derrière Notre-Dame : l'avant-dernière de la rue du Cloître.

J'attendis. Je ne les en vis point ressortir.

La nuit se faisait, et le doute naissait en moi, car comment croire que l'Homme de la pénitence dix-huit fois séculaire pût habiter sous un toit ?

Je pris le chemin de notre logis. Au moment de quitter le parvis, je me retournai pour jeter un regard à la grande façade de Notre-Dame.

Les dernières lueurs du crépuscule éclairaient la galerie à jour qui relie les deux tours carrées. Je vis, — ou je crus voir, — l'Homme qui n'a pas le droit de s'arrêter passer et repasser derrière les colonnettes...

Partout autour de moi des groupes sombres se formaient. Sous la blouse de l'ouvrier comme sous l'habit des bourgeois, on voyait briller des armes....

#### LIII. — AUX ÉCOUTES.

Après le repas du soir, le vicomte Paul donna un baiser à sa mère, un baiser encore plus tendre qu'à l'ordinaire, et lui souhaita la bonne nuit. La comtesse, triste, mais calme, se retira dans son appartement.

En la quittant, le vicomte Paul se disait :

— Pauvre mère ! Elle ne sait pas !...

Il se trompait : les mères savent tout.

Dans la chambre du vicomte Paul, Joli-Cœur, le vieux hussard, attendait.

Paul lui dit en entrant :

— Vieux, sais-tu où te procurer une paire de pistolets de combat et deux bonnes épées ?

Joli-Cœur le regarda tout ébahi.

— Je me bats demain, reprit le vicomte Paul qui essaya de sourire.

En ce moment, des pieds nus marchaient sans bruit dans le corridor, et la comtesse Louise, toute frissonnante, collait son oreille à la serrure.

— Avec qui vous battez-vous ? demanda Joli-Cœur.

— Avec Roger, le fils du maréchal de camp de Tours.

— Ah ! fit le vieux hussard, sa femme avait bien peur dans le temps que M. le comte ne devint général !

Il ajouta :

— Et pourquoi vous battez-vous avec le jeune M. Roger ?

— Parce qu'il a insulté ma mère.

La comtesse Louise fut obligée de s'appuyer au mur du corridor. Ses jambes se dérobaient sous elle.

— C'est une raison ça, dit Joli-Cœur. Et où vous battez-vous ?

Derrière le cimetière Montparnasse.

— Je connais l'endroit. Il est bon.

Les deux mains de la comtesse étreignirent son pauvre cœur.

— Avez-vous des témoins ? interrogea encore Joli-Cœur.

— Non, répondit le vicomte Paul. Tu amèneras un de tes camarades, ça fera deux.

— Refuse, malheureux, refuse ! pensait la comtesse Louise.

Mais Joli-Cœur n'était qu'un soldat. Il dit :

— C'est juste ; avec moi, ça fait deux.

Alors la comtesse Louise se sentit dans le cœur une angoisse sans nom. Elle n'avait plus rien en ce monde que cet adoré trésor, son fils, son Paul, son âme !

Et voilà qu'elle était menacée de cette suprême agonie : perdre son fils unique !

Elle vit ce long mur grisâtre, long et haut : le mur du cimetière.

Elle vit la campagne lugubre à cette heure qui précède le lever du soleil.

Elle vit la lueur sinistre des épées.

Des hommes froids, impassibles, barbares, chargeaient les pistolets, mesuraient les pas et frappaient trois coups dans leurs mains de pierre.

La poudre éclatait. Il y avait un cri. Et une pauvre voix chérie appelait : Ma mère !...

Puis un brancard avec un corps qui relevait une toile collée à ses contours.

Sous la toile, un enfant avec une tache rouge au-dessous du sein.

Elle se laissa glisser à deux genoux, baisant la terre mouillée de ses larmes et balbutiant :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié !

Le vicomte Paul disait à Joli-Cœur :

— Voilà qui est réglé, tu viendras m'éveiller demain matin à quatre heures.

#### LIV. — UNE NUIT DE PARIS.

Le ciel était d'un bleu profond ; les étoiles innombrables n'avaient point ce scintillant éclat des nuits de tempête. Il faisait chaud, mais une brise de l'ouest chantait dans les feuillées du Luxembourg. La voie lactée rayait le firmament de sa diagonale indécise et brumeuse.

La ville ne dormait pas, et pourtant il y avait un grand silence.

Pas une voiture ne roulait sur le pavé muet.

Quand cette voix de la cité remuante se tait par hasard, quand le roulement sourd des roues et le pas des chevaux font silence tout à coup, la nuit fait peur.

La porte du logis de la comtesse Louise s'ouvrit doucement. Minuit sonnait à l'horloge du palais de Marie de Médicis. Une femme, enveloppée d'une mante sombre, sortit et descendit la rue de l'Ouest d'un pas mal assuré.

Au détour de la rue de Vaugirard, un long groupe noir stationnait qui semblait immobile et muet.

Le groupe s'ouvrit pour laisser passer la femme.

La comtesse Louise put voir qu'à l'intérieur du groupe il y avait des hommes, armés de barres de fer, qui descellaient les pavés en silence.

A cinq cents pas de là, un détachement de la

garde royage bivaquait vers la rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice. Les soldats jouaient aux cartes autour d'un feu. Les officiers se promenaient en causant de la prise d'Alger, qui était une nouvelle toute fraîche.

Officiers et soldats se moquaient un peu des Parisiens qui voulaient jouer au jeu des barricades.

Quand la comtesse Louise passa devant les galeries de l'Odéon, la brise apporta un tintement lointain. Des gens qui étaient là dirent :

— Voilà le tocsin !

Des étudiants joyeux sortirent du café Tabourey et crièrent :

— Vive la charte !

Les révolutions souhaitent toujours ainsi longue vie aux choses qu'elles veulent enterrer.

Ces étudiants étaient de jolis jeunes gens. Leur vue pressa le pas de la comtesse Louise, qui songeait à son fils. Dans la rue Racine on faisait une barricade. Les rues neuves sont bonnes pour cela ; le pavé s'enlève bien. Aux fenêtres, il y avait des étudiantes qui s'amusaient à regarder l'ouvrage.

Rue des Mathurins-Saint-Jacques, l'hôtel de Cluny déchiquetait sur le ciel ses noirs pignons et parlait des temps féodaux, tandis qu'un professeur athée, grimpé sur une borne, faisait un cours de libre pensée. Ces professeurs sont comme les chiens hargneux, sauf le respect qui leur est dû : pour les empêcher d'aboyer, il suffit d'un os qu'on leur jette.

Tout le long de la rue Saint-Jacques on déparait — et l'on riait.

Il y avait des gamins qui disaient, en faisant la barricade :

— Maman va bien me gronder !...

La comtesse Louise arriva ainsi jusqu'au Petit-Pont, gardé d'un côté par des hommes en blouse, de l'autre par des dragons.

D'un poste à l'autre de gais lazzi allaient se croisant.

#### LV. — LE PARVIS NOTRE-DAME.

Quand la comtesse Louise arriva au parvis Notre-Dame, elle était bien lasse et bien essouffée. D'instinct elle leva les yeux vers cette galerie merveilleuse qui rejoignait les deux tours. Les colonnettes frêles se distinguaient vaguement dans le noir, mais il n'y avait là nul mouvement humain.

Le parvis lui-même était complètement solitaire. Au milieu de la fièvre qui tenait la ville éveillée, l'immense église semblait une sentinelle endormie. Auprès d'elle, l'Hôtel-Dieu, cette autre immensité, symbole respectable mais lugubre des charités modernes, — sphinx lamentable, couché en travers de cette gaie rivière de Seine, à deux pas de la cathédrale, à portée du palais de Charlemagne, proposait silencieusement aux prêtres et aux rois cette insoluble énigme de la misère qui enfante les révolutions.

Non pas par elle-même, car, depuis que le monde est monde, la misère patiente se laisse mourir sans se révolter jamais, — mais par ceux qui ont su deviner ce qu'on gagne de pouvoir, d'honneur et d'argent à plaider la cause sans cesse perdue de la misère.

L'univers vieillit. On dit que les saisons se troublent. La lune, sensiblement détériorée, donne des

inquiétudes à l'Observatoire.—Tout en haut, tout en haut de la cathédrale antique il y avait un être qui contemplant la ville folle, occupée à chasser un roi au profit d'un autre roi...

Celui-là, depuis dix-huit siècles, marchait jusqu'au genoux dans la démenace humaine. Il savait ce que gagne la misère aux plaidoyers sanglants de ses avocats. Il songeait.

Et, mélancolique image du monde lui-même qui ne sait s'arrêter, ayant atteint le faite de la tour, le Juif errant fut contraint de redescendre.

Les enfants rient à regarder l'écureuil affairé qui tourne dans sa cage. Ils disent que l'écureuil travaille.

Voilà dix-huit cents ans que ce Juif regarde sans rire la cage tournante où travaille l'humanité.

#### LVI. — LA MAISON DE L'ÉCUYER.

La comtesse Louise alla vers cette maison que son fils lui avait indiquée : l'avant-dernière de la rue du Cloître-Notre-Dame. C'était une grande habitation, gardant, parmi les bourgeois demeures qui l'entouraient, un caractère de domination hautaine. On la nommait la Maison de l'Écuyer, parce qu'elle avait appartenu, sous les trois rois fils de Catherine de Médicis, à noble homme Marie Minot, écuyer, seigneur de Blay-le-Fausse, maître des halbardiers du chapitre.

La comtesse Louise s'arrêta devant la porte massive et n'osa point en agiter le marteau.

Elle passa de l'autre côté de la rue pour regarder aux fenêtres, qui étaient toutes closes et munies de leurs contrevents, depuis le haut jusqu'en bas. Un large écriteau pendait au-dessus de la porte. La comtesse Louise put lire, aux luciers du réverbère voisin : *Matériaux de démolition à vendre.*

L'idée vint à la comtesse Louise que son fils s'était trompé, car c'était là une maison condamnée, et déjà abandonnée par ses habitants.

Elle se rapprocha de la porte et la poussa. La porte s'ouvrit, car elle n'avait plus de ferrures. La comtesse Louise entra dans une cour spacieuse, où divers débris étaient entassés pêle-mêle. Derrière elle, la porte retomba.

Une étrange sensation de froid courut par les veines de la comtesse, qui regarda tout autour d'elle avec une frayeur d'enfant. Autour d'elle, il n'y avait que silence et immobilité.

La cour était entourée d'une sorte de cloître, percé de trois ouvertures haut voûtées. Si la comtesse n'eût écouté que son effroi, elle se fût retirée bien vite, mais son cœur de mère restait au-dessus de toutes les épouvantes.

— Je suis là pour mon fils, se dit-elle.

Et elle s'engagea sous l'une des trois voûtes au hasard.

C'était celle de droite. La voûte conduisait à un vestibule où se plentait un vaste escalier à marches de pierre. Cet escalier n'avait plus ses rampes, qui étaient en tas dans la cour.

La comtesse monta.

Dès le premier étage elle vit que les fenêtres manquaient de châssis et que toutes les portes étaient enlevées. Portes et châssis s'amoncelaient dans la cour.

Elle entra dans une première pièce, haute et lar :

ge, sans meubles, puis dans une autre, également nue. Toutes les ouvertures de ces chambres abandonnées livraient passage sur un grand corridor. La comtesse Louise compta douze chambres; elle allait, poussée par je ne sais quel mystérieux espoir. Toutes les chambres étaient également désertes.

Après la douzième il n'y avait plus rien, sinon le corridor. Par la fenêtre sans châssis la comtesse vit qu'elle avait fait le tour de la maison.

Elle songeait à descendre, découragée, lorsqu'il lui sembla entendre, un bruit léger tout à l'autre bout du corridor. Dans la nuit, une forme légère se dessina : une ombre d'enfant qui glissa et disparut.

— Lotte ! appela la comtesse Louise.

L'écho du long corridor répéta ce nom : Lotte !

Puis le silence revint plus sinistre.

Tout à coup, à l'étage supérieur, un peu régulier et lent comme le bruit produit par le balancier d'une horloge résonna sur les dalles du corridor.

La comtesse Louise écouta en retenant son souffle.

Le bruit allait s'éloignant et s'affaiblissant.

Un homme venait de passer juste au dessus de sa tête.

La comtesse Louise s'élança et monta l'escalier sans rampes en courant. Au moment où elle atteignait le corridor supérieur, le bruit de pas avait cessé, mais elle vit encore au bout, tout au bout, cette forme indécise et blanche.

Elle appela pour la seconde fois :

— Lotte ! Lotte !

Même écho—et même silence.

La comtesse Louise entra successivement dans douze chambres vides et nues.

Comme elle sortait de la douzième, le pas d'homme, régulier et lent, passa au-dessus de sa tête. Elle monta de toute la vitesse de ses pauvres jambes fatiguées et tremblantes.

Personne dans le troisième corridor ! Personne dans les chambres. Seulement, comme elle sortait de la douzième, la petite ombre glissait dans le corridor, au bout, tout au bout.

— Lotte ! Lotte ! ma chère Lotte !

L'écho, — puis le silence.

Puis le bruit de pas, régulier et lent, mais cette fois à l'étage inférieur.

La comtesse Louise redescendit. C'était comme un de ces songes épuisants où la fièvre poursuit ce qu'elle n'atteint jamais.

Pendant des heures la comtesse Louise monta et redescendit, courant après l'impossible.

Elle se sentait brisée par l'épuisement, par la terreur ; le froid gagnait la moelle de ses os, mais elle allait toujours, parce qu'une voix disait au fond de son cœur le nom de son fils bien-aimé.

Les heures grises du matin entrèrent par les fenêtres grandes ouvertes de la cour. L'horloge de l'Hôtel Dieu tinta la troisième heure après minuit.

#### LVII. — LE RÉVEIL DU VICOMTE PAUL.

A ce moment Joli-Cœur frappait à la porte du vicomte Paul qui sautait hors de son lit, disant :

— Chut ! Pas de bruit ! Prenons garde d'éveiller ma mère !

Joli-Cœur avait un compagnon, hussard comme lui, des épées et des pistolets. En un clin d'œil, le

vicomte Paul fut habillé. Il monta avec ses témoins dans un fiacre qui l'attendait dans la rue.

En passant devant la chambre de sa mère, le vicomte Paul, l'œil humide et le cœur serré, s'était dit :

— Si elle allait rester seule !...

#### LVIII. — LA TROISIÈME HEURE.

Comme le troisième coup sonnait à l'horloge de l'Hôtel-Dieu, un bruit se fit dans la cour de la Maison de l'Écuyer. La comtesse Louise regarda par la fenêtre et vit un homme de haute taille qui ouvrait la porte sans serrure, après avoir traversé la cour.

Elle appela, mais sa voix fut couverte par le bruit de la porte qui retombait.

Ses genoux plèrent sous elle. Deux bras la soutinrent et l'empêchèrent de s'affaisser sur la froide dalle. Une belle jeune fille était là qui lui tendait son front.

— Lotte ! est-ce toi ? Combien tu as grandi ! murmura la comtesse Louise.

Puis, l'idée de son fils ne pouvant la quitter jamais :

— Aie pitié de moi ! ajouta-t-elle. Soutiens-moi ! courons ! Je veux lui dire ce que je sais. Je n'ai plus d'espoir qu'en lui. Paul va se battre...

Elle sentit le bras de la jeune fille tressaillir sous le sien.

— Venez, dit la jeune fille. Le père ne m'a pas défendu de le suivre.

— Sais-tu donc où doit avoir lieu le combat ?

— Le père sait tout répliqua Lotte. Il se rend en un lieu qui est derrière le cimetière Montparnasse.

— C'est là !...

— Venez !... Le père y sera avant nous.

#### LIX. — LE DUEL.

Pour le coup, Paris dormait. Les soldats du pouvoir sommeillaient au bivac ou dans les corps de garde, les soldats de l'insurrection reposaient derrière les barricades commencées. Les sentinelles seules gardaient leurs yeux ouverts.

La comtesse Louise, appuyée au bras de la belle jeune fille qui avait le visage de Lotte, prit à rebours le chemin qu'elle avait fait une fois déjà cette nuit. Le Petit-Pont fut traversé, la rue Saint-Jacques fut remontée, mais au lieu de se diriger vers la rue de l'Ouest, Louise de Savray et sa compagne prirent à gauche du Luxembourg, pour gagner les boulevards du sud.

Derrière le cimetière Montparnasse c'était alors une plaine vaste et poudreuse, où quelques usines commençaient à s'élever. Cette plaine avait l'aspect de laideur désolée particulier aux terrains qui ne sont déjà plus des champs et qui ne sont pas encore la ville.

A cinq cents pas du cimetière environ, il y avait un clos, fermé par un treillage de lattes tout neuf et qui contenait de la luzerne mal venue. Cela pouvait avoir un arpent et demi, et le propriétaire avait eu le soin d'écrire sur un poteau cette mention, qui est le superlatif des grotesqueries parisiennes : *Chasse réservée.*

C'était là que le vicomte Paul, assisté de ses

deux dragons, venait de se rencontrer avec Roger, accompagné de ses deux camarades, l'héritier de l'ancien préfet de Tours et le fils de Mme Lancelot.

Roger était l'insulté. Il choisit l'épée, qu'il tirait fort bien.

On s'introduisit dans le clos, malgré l'écriveau, et les adversaires furent placés sur un terrain commode.

Ils mirent habit bas. Le combat commença tout de suite, et dès les premières passes le vicomte Paul eut du sang à sa chemise.

Le jour était tout grand, et le soleil se levait là-bas derrière le dôme du Val-de Grâce.

Tout à coup un grand cri retentit au coin du cimetière. Il avait là deux femmes, dont l'une tomba évanouie dans les bras de l'autre.

L'épée du vicomte Paul vacilla malgré lui dans sa main. Il avait reconnu la voix de sa mère.

Roger, profitant de son avantage, se fendit avant que les témoins pussent s'interposer. Le vicomte Paul tomba, mais ce ne fut point sous le fer de son ennemi.

Le cri de sa mère lui avait traversé le cœur.

L'épée de Roger avait rencontré le corps d'un homme de haute taille qui avait paru inopinément entre les deux adversaires. On eut dit qu'il sortait de terre.

L'épée de Roger, en touchant le corps de cet homme, se brisa comme un fétu de paille, et ses éclats s'éparpillèrent au loin sur le sol.

#### LX.—LA PROPHÉTIE.

—Messieurs, dit l'inconnu à Roger et à ses deux

témoins, ceux qui veulent se battre pourront s'en donner aujourd'hui à cœur-joie. Ecoutez !

Il étendit ses bras vers Paris, d'où montait déjà le bruit de la fusillade.

—Vos pères, reprit l'inconnu, sont au service du roi qui s'assied encore sur le trône. Ils doivent être embarrassés, ne sachant s'il faut servir ou trahir. Allez les tirer de peine. Le roi sera vaincu : ils peuvent lui tourner le dos.

On ne peut se dissimuler que beaucoup de vénérables citoyens seraient enchantés de rencontrer pareil prophète à la première heure d'une révolution. Cela épargnerait bien des tâtonnements et calmerait de nombreuses inquiétudes.

Car enfin, si, à tout prendre, l'insurrection est vaincue...

Certes, certes, mais si la révolution est victorieuse...

Allez ! dans ces cas-là, un honnête homme qui veut garder sa place est dans une bien fâcheuse perplexité !

Le fiacre qui avait apporté le vicomte Paul le ramena au logis de la rue de l'Ouest, en compagnie de la comtesse Louise et de la belle jeune fille. La belle jeune fille et la comtesse Louise s'assirent au chevet du pauvre fiévreux.

Fanchon la nourrice pleura de joie en revoyant Lotte et se signa, disant :

—Si Dieu le veut, la maison peut s'emplier encore de bonheur !

(A continuer.)

### BIZARRERIES, HABITUDES ET GOUTS SINGULIERS DE QUELQUES PERSONNAGES CELEBRES.

(Suite et Fin.)

Le célèbre médecin italien Sanctorius, mort en 1636, passa ses jours dans une balance construite exprès pour calculer aussi exactement que possible la transpiration insensible produite par le corps humain. Il se plaçait dans sa balance, et, après avoir pesé les aliments et les boissons qui lui étaient nécessaires, il y restait vingt-quatre heures, et, comparant le poids de ce qu'il avait pris avec celui de ses déjections alvines et urinaires, il évaluait la quantité du fluide perdu par la transpiration insensible. La diminution de ce fluide lui semblait être la cause de toutes les maladies. Un médecin français, Dodart, mort en 1707, répéta ces expériences de la même manière, pendant trente-trois ans.

L'astronome La Caille avait contracté l'habitude

fort gênante de lire et d'écrire avec un seul œil. L'autre œil était uniquement destiné à observer avec la lunette. Aussi, il arriva, de cette manière, à des résultats intéressants : ainsi, par exemple, il était parvenu à pouvoir facilement observer la hauteur d'étoiles au dessus de l'horizon de la mer ; observations fort incertaine généralement, à cause de la difficulté de bien distinguer l'horizon, dans l'obscurité de la nuit. Il ne paraît pas qu'aucun autre astronome se soit avisé de se former, depuis, à une pratique aussi difficile.

J.-B. Ludot, savant Champenois, mort en 1771, se servit de la force corporelle dont la nature l'avait doué pour tenter toutes les expériences qu'il crut utiles à la science. On le vit, au milieu de l'hiver, se jeter dans la Seine glacée, pour éprouver jusqu'à

quel point il pourrait supporter le froid ; et, un jour on eut beaucoup de peine à l'empêcher d'entrer dans un four chauffé à un très-haut degré, pour connaître s'il pourrait supporter sa chaleur.

L'illustre Spallanzani, dans le but d'éclaircir la théorie des fonctions digestives, se livra aux expériences les plus dangereuses : ainsi, il introduisit dans son estomac des aliments enveloppés dans de petits sacs de toile, et avala des tubes remplis de certaines substances.

Quelques hommes ont été doués d'une merveilleuse aptitude pour le travail. Bayle travailla quatorze heures par jour jusqu'à quarante ans.—Pater, mathématicien hongrois du dix-septième siècle, ne dormait que deux heures par jour, pendant l'été, et quatre heures pendant l'hiver.

L'une des existences les plus singulières est celle de Magliabecchi, qui, après avoir été jusqu'à quarante ans orfèvre, sur le Pont-Vieux de Florence, devint bibliothécaire du grand duc Côme III, et l'un des bibliographes les plus passionnés que l'on connaisse. Un professeur hollandais, Heyman, qui alla lui rendre visite, a laissé une relation détaillée de cette entrevue. " Il le trouva au milieu d'un nombre prodigieux de livres ; deux ou trois salles du premier étage en étaient remplies. Non-seulement il les avait placés dans des rayons, mais il en avait encore disposé par piles, au milieu de chaque pièce, de sorte qu'il était presque impossible de s'y asseoir, et encore moins de s'y promener. Il y régnait cependant un couloir fort étroit, par lequel on pouvait, en marchant de côté, passer d'une chambre à une autre. Ce n'est pas tout : le corridor du rez-de-chaussée était chargé de livres ; et les murs de l'escalier en étaient tapissés, depuis le haut jusqu'en bas. Parvenu au second étage, vous étiez tout surpris d'en voir les salles inondées comme celles du premier ; elles en étaient encombrées, que deux beaux lits qui s'y trouvaient montés disparaissaient, pour ainsi dire, sous leur prodigieux amas.

" Cette confusion apparente n'empêchait cependant pas Magliabecchi de trouver les livres dont il avait besoin ; il les connaissait si bien, et même les

plus petits d'entre eux, qu'il les distinguait à la couverture. Il mangeait sur ses livres, dormait sur ses livres, et ne s'en séparait que le plus rarement possible.

" Il ne sortit, pendant tout le cours de sa vie, que deux fois de Florence : l'une pour aller voir Fiesoli, qui n'en est éloigné que de deux lieues, et l'autre pour se rendre à dix milles de cette capitale, par ordre du grand-duc.

" Rien n'était plus simple que sa manière de vivre : quelques œufs, un peu de pain et de l'eau faisaient sa nourriture ordinaire. Un tiroir de sa table s'étant trouvé ouvert, M. Heyman y vit des œufs et de l'argent que Magliabecchi y avait mis pour son usage journalier ; mais comme ce tiroir n'était jamais fermé, il arrivait souvent que les domestiques de ses amis, ou des étrangers qui venaient pour le voir, lui volaient, soit de l'argent, soit des œufs.

" Son habillement était comme sa manière de vivre. Il se composait d'une veste brune, qui lui tombait sur les genoux, d'un pantalon, d'un manteau noir plein de pièces et de coutures, d'un chapeau déformé à grands bords percés de toutes parts, d'une large cravate toute farcie de tabac, d'une chemise sale qu'il ne quittait jamais tant qu'elle durait, et que l'on voyait à travers les coudes percés de son habit. Une paire de manchettes qui ne tenaient pas à la chemise, complétait cette brillante toilette."

Sa manière de vivre était uniforme ; toujours environné de livres, il ne s'embarassait de rien autre chose, et les seuls êtres vivants auxquels il paraissait s'intéresser étaient les araignées qui ne manquaient pas de pulluler au milieu d'un pareil taudis. Il avait une telle affection pour ces insectes, qu'il lui arrivait souvent de crier aux visiteurs, qui ne mettaient pas assez de précaution dans leurs mouvements : " Prenez garde de faire du mal à mes araignées."

Haug, poète allemand, mort en 1829, atteignit l'âge de soixante ans sans être sorti de la petite ville du Wurtemberg où il était né.

## CHOSSES ET AUTRES.

### APERÇU DU PRIX DE CERTAINS OBJETS, AVANT LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE (1650).

NOTA. A cette époque la livre valait une piastre française. Chacun pourra comparer ces prix avec ceux de nos jours.

Un quintal de morue.....	2 l.	6 s	8 d.
Soixante œufs .....	»	3	10
Une livre d'huile .....	»	3	4
Une livre de cire .....	»	3	4
Une livre de suif .....	»	3	4
Une livre de figues .....	»	2	»
Une livre d'amandes .....	»	4	2
Une main de papier .....	»	6	8
Une livre de raisins .....	»	4	8
Une voiture de foin.....	2	10	»

Une voiture de paille.....	1	2	»
Une demi-once de safran.....	»	10	10
Une aune de toile.....	»	3	4
Une paire de souliers.....	»	17	6
Un veau.....	1	3	4
Une ferrure de cheval.....	»	1	8
Une grosse clef.....	»	3	4
Les gages d'une servante.....	6	13	4
Un boisseau de sel.....	2	13	4
Un muid de bière.....	10	»	»
Une voiture de charbon.....	3	»	»

Le sucre était fort cher, une once coûtait 6 s. 8 d. ou 1 fr. 91 cent. ; il était si rare qu'à un jour de gala, on en servit à peine six onces dans le festin d'une cour d'Allemagne.

## DU CHANT DES OISEAUX.

On a beaucoup écrit sur le chant des oiseaux et particulièrement sur celui du rossignol et de la fauvette ; mais de tous les écrivains qui ont parlé du premier de ces deux oiseaux, celui qui l'a fait d'une manière plus exacte, c'est le célèbre *Buffon*.

« On pourrait, dit-il, citer quelques autres oiseaux chanteurs dont la voix le dispute à certains égards à celle du rossignol ; les alouettes, le serin, le pinson, les fauvettes, la linotte, le chardonneret, le merle, se font écouter avec plaisir lorsque le rossignol se tait : les uns ont d'aussi beaux sons, les autres ont le timbre aussi pur et plus doux, d'autres ont des tours de gosier aussi flatteurs ; mais il n'en est pas un seul que le rossignol n'efface par la réunion complète de ces talents divers et par la prodigieuse variété de son ramage ; en sorte que la chanson de chacun de ces oiseaux, prise dans toute son étendue, n'est qu'un couplet de celle du rossignol ; le rossignol charme toujours et ne se répète jamais, du moins jamais servilement ; s'il redit quelque passage, ce passage est animé d'un accent nouveau, embelli par de nouveaux agréments ; il réussit dans tous les genres : il rend toutes les expressions ; il saisit tous les caractères ; et de plus il sait en augmenter l'effet par le contraste. Ce coryphée du printemps se prépare-t-il à chanter l'hymne de la nature, il commence par un prélude timide, par des sons faibles, presque indécis, comme s'il voulait essayer son instrument et intéresser ceux qui l'écoutent ; mais ensuite prenant de l'assurance, il s'anime par degré, il s'échauffe et bientôt il déploie dans leur plénitude toutes les ressources de son incomparable organe : coups de gosier éclatants, batteries vives et légères, fusées de chant où la netteté est égale à la volubilité ; murmure intérieur et sourd qui n'est pas appréciable à l'oreille, mais très-propre à augmenter l'éclat des tons appréciables ; roulades précipitées, brillantes et rapides, articulées avec force et même avec une dureté de bon goût ; accents plaintifs cadencés avec mollesse, sons filés avec art, mais enflés avec âme ; sons enchanteurs et pénétrants ; vrais soupirs d'amour et de volupté qui semblent sortir du cœur et font palpiter tous les cœurs, qui causent à tout ce qui est sensible une émotion si douce, une langueur si touchante : c'est dans ces tons passionnés que l'on reconnaît le langage du sentiment qu'un époux heureux adresse à une compagne chérie, et qu'elle seule peut lui inspirer, tandis que dans d'autres phrases plus étonnantes peut être, mais moins expressives, on reconnaît le simple projet de l'amuser et de lui plaire, ou bien de disputer devant elle le prix du chant à des rivaux jaloux de sa gloire et de son bonheur. Ces différentes phrases sont entremêlées de silence, de ces silences qui, dans tout genre de mélodies, concourent si puissamment aux grands effets, etc. »

L. S. *Mercier* a aussi parlé du chant du rossignol, mais il l'a fait d'une manière absurde, pour se faire l'apologiste de la fauvette.

« Le rossignol, dit-il, est un animal détestable, un musicien féroce, un mauvais faiseur de fausses notes, qui, n'allant que par écarts, ne parcourt la gamme que pour y faire des sauts périlleux. Ne semble-t-il pas entendre un facteur de serinettes qui essaie ses tuyaux à tort et à travers, soufflant au

hasard et rompant la mesure à tout propos ? Écoutez-le, il joue des gobelets avec sa voix ; c'est le versificateur des oiseaux. »

« Pour la fauvette, c'est autre chose. Pourquoi ne l'estime-t-on pas, cette pauvre petite fauvette ? Pourquoi n'en parle-t-on pas dans le monde ? Parce qu'elle est modeste : elle chante pourtant à ravir ; jamais elle n'est à côté du ton ; elle chante de l'âme ; c'est pathétique, du doux, de l'accentué ; elle ne prend rien dans sa tête, toute sa mélodie est dans son cœur ; c'est la mère qui berce son enfant ; c'est l'amante répétant la chanson du bien-aimé. »

Le savant M. Dupont de Némours, qui s'est occupé du langage de animaux, prétend que le rossignol a trois chansons, celle de l'amour suppliant, celle de l'amour heureux, et celle qu'il emploie pour distraire sa compagne pendant l'incubation.

Nous puisons dans les souvenirs de Mme la Marquise de *Créquy*, une anecdote qui trouve naturellement ici sa place :

« Il arriva qu'un jour (dit Mme la Marquise), chacun se demanda pourquoi tout Paris avait reçu des invitations pour une grande soirée chez la marquise de Villiers ? C'était pour entendre de la musique, et tout le monde y fut avec la persuasion que ce serait une étrange affaire. On apprit en arrivant qu'il était question de concert vocal, et que toute la famille devaient y faire leur partie. Jugez l'agréable surprise ! On se forme en cercle, et c'était un maniaque appelé M. Dupont qui devait diriger toutes ces belles voix. — Monseigneur, Mesdames et Messieurs (comme ça par dire M. Dupont, en faisant une inclination « profonde au prince de Conti), vous allez entendre « une cantate imitée du chant naturel au *Rossignol* ; « J'ose me flatter d'avoir eu le bonheur de l'écrire « et de l'accentuer sous la dictée de la nature. » Et puis voilà tous ces aimables enfants de la maison qui se mettent à chanter en fausset :

Ti-ô-ou, ti-ô-ou, ti-ô-ou,

Spé tiou z'cou à.

Cou orror-pipi ;

Ti-ô, ti-ô, ti-ô, ti-ô-tixe !

Cou-ciô, cou-ciô, cou-ciô !

Z'cou-ô, z'cou-ô, z'cou-ô ;

T'zi, t'si, t'si...

Curror-tiou ! z'quou-âpipi, coui !

« C'est ainsi qu'on nous donna bien imprimée sur du papier couleur de rose, la cantate ornithologique et philomélifique de M. Dupont de Némours ; figurant-vous, si vous pouvez, les fous-rires, en entendant chanter sept à huit romances telles que celle-ci par une paraille couvée de rossignols ? »

Le premier auteur qui ait essayé de rendre le chant du rossignol, d'en exprimer les sons sur le papier, est *Maréo Bettini*, savant jésuite italien, mort en 1657. On cite encore *Etienne Pasquier*, mort en 1815, et le docteur *J.-M. Bechstein*, célèbre naturaliste, mort en 1811.

Nous bornerons ici notre article sur le chant des oiseaux, disons plutôt sur le chant du rossignol. Ceux de nos lecteurs qui voudront en connaître davantage, devront consulter les ouvrages qui ont été publiés sur cette matière et dont nous venons de leur indiquer les auteurs.

## PARTICULARITÉS RELATIVES AUX ANCIENNES ÉCRITURES.

L'écriture, qui porte le nom de *boustrophédon*, a été très-anciennement en usage chez les Etrusques et chez les Grecs. Dans ce système d'écriture, on traçait la première ligne de gauche à droite, la seconde de droite à gauche, la troisième de gauche à droite, et ainsi de suite.

L'écriture de gauche à droite, en usage aujourd'hui parmi les Occidentaux, a été introduite chez les Grecs par un certain Pronapidès, d'Athènes, que Diodore de Sicile prétend avoir été le précepteur d'Homère. Elle fut ensuite adoptée par les Latins.

La forme de l'écriture grecque dans les anciens manuscrits et les inscriptions offre de très-grandes dissemblances avec l'écriture latine. Tandis que les caractères grecs sont, en général, petits, serrés et corrects, les caractères latins sont longs, larges, espacés et tout à fait irréguliers. Aussi, au quatrième siècle, saint Jérôme appelait des *fardeaux écrits* certains manuscrits latins dont les caractères avaient une grande dimension.

Les scribes latins étaient fort inférieurs aux Grecs ; on ne voit, en effet, figurer aucun de leurs ouvrages parmi les prodiges de calligraphie mentionnés par les auteurs de l'antiquité. Ælien parle d'un homme qui, après avoir écrit un distique en lettres d'or, pouvait le renfermer dans l'écorce d'un grain de blé. Un autre calligraphe traçait des vers d'Homère sur un grain de millet.

“ Cicéron, dit Plîne, rapporte avoir vu l'*Iliade* d'Homère écrite sur un parchemin et pouvant se renfermer dans une coquille de noix. ” Ce dernier fait a trouvé bien des incrédules parmi les modernes, malgré une expérience que fit un jour le savant Huet devant le dauphin et sa cour, auxquels il démontra qu'un morceau de vélin, assez mince, de 27 centimètres de haut sur 21 et demi de large, pouvait des deux côtés contenir environ 15,000 vers et se renfermer facilement dans une coquille de noix de moyenne grandeur.

Voici, du reste, une expérience que chacun peut répéter et qui ne laissera aucun doute à ce sujet. Il suffit d'admettre, ce que certainement personne ne songera à contester, que l'on puisse donner à l'écriture le même degré de finesse qu'aux caractères d'imprimerie.

Les *Maximes* de Larochevoucauld, imprimées en caractères microscopiques, chez Didot le Jeune en 1829, renferment 26 lignes de 44 lettres par page de 951 millimètres carrés. Or, l'*Iliade* se compose de 15,210 vers, et chaque vers d'environ 33 lettres ; ce qui donne un total de 501,930 lettres. Or, si on prend un carré de papier de 435 millimètres de côté, c'est-à-dire de 189,225 millimètres carrés, le verso et le recto en contiendront le double, soit 378,450. L'on trouvera par un calcul très-simple que cette superficie est plus que suffisante pour renfermer l'*Iliade* entière ; et rien n'est plus facile que de faire tenir un papier de pareille dimension dans une de ces noix où, il y a trente ans, les femmes mettaient leurs gants de bal. Il est bien entendu qu'il n'est pas nécessaire de faire le moindre usage d'abréviations.

Voici en passant quelques exemples destinés à prouver que les calligraphes modernes ne sont point inférieurs à ceux de l'antiquité.

On a montré, et l'on montre probablement encore aujourd'hui, au collège Saint-Jean, à Oxford, un croquis de la tête de Charles Ier composé de caractères d'écritures qui, vus à une très-petite distance, ressemblent à des effets de burin ; les traits de la figure et de la fraise contiennent les Psaumes, le Credo et le Pater. Au Muséum de Londres, il y a un dessin de la largeur de la main représentant le portrait de la reine Anne : des lignes d'écriture sont tracées sur ce dessin, et chaque fois qu'on le montre on a soin de faire voir en même temps un volume in folio dont il renferme exactement le contenu.

“ J'ai vu, dit Ménage, des figures et des portraits au naturel, faits de cette manière, comme celui de feu madame la Dauphine, tirée dans un char, couronnée par une Victoire en l'air. Il y avait aussi d'autres figures hiéroglyphiques qui avaient du rapport à elle et à monseigneur. Tout cela formait un tableau en carré d'un pied et demi ; et ce qui paraissait être fait de traits et de linéaments ordinaires, ne l'était que de petites lettres majuscules d'une délicatesse si surprenante, qu'il n'y avait point de taille-douce qui fût plus belle, et dans les figures et dans le visage même de madame la Dauphine, qui était très-ressemblant. Enfin, toutes ces lettres composaient un poème italien de plusieurs milliers de vers à la louange de cette princesse. L'auteur était un officier du nonce, le cardinal Ranucci. ”

On cite un grand nombre de dessins de ce genre. Tels sont le portrait du général Kœnigsmark, portrait renfermant en latin la vie de ce guerrier, et le *Christ de Pozzo*, où on lit la Passion selon saint Jean.

Il existe encore à la bibliothèque impériale de Vienne un feuillet d'environ 58 centimètres de hauteur sur 44 de largeur, et qui contient sur un seul de ses côtés cinq livres de l'Ancien Testament écrits par un juif, savoir : *Ruth*, en Allemand ; l'*Éclésiaste*, en hébreu ; le *Cantique des Cantiques*, en latin ; *Esther*, en syriaque, et le *Deutéronome*, en français.

Suivant l'opinion généralement adoptée aujourd'hui, c'est à l'alphabet romain, plus ou moins modifié, qu'il faut faire remonter tous les caractères employés en Europe depuis les invasions des Barbares.

Avant la conquête romaine, les Gaulois se servaient de caractères grecs, et en conservèrent quelques-uns lorsque plus tard ils employèrent l'alphabet latin.

Les écritures dont on s'est servi en France depuis l'invasion des Barbares ont été divisées chronologiquement en deux périodes par les diplomatistes. L'une s'étend jusqu'à la fin du douzième siècle, l'autre depuis le commencement du treizième siècle jusqu'au quatorzième. Nous allons entrer dans quelques détails à ce sujet.

Les écritures de la première période se divisent



en écritures capitale, onciale, minuscule, cursive et mixte.

L'écriture *capitale* n'est autre que la majuscule employée encore aujourd'hui pour les frontispices et les titres de livres. Elle se présente rarement sous une forme régulière dans les manuscrits, qui ne peuvent être postérieurs au huitième siècle, quand ils sont tout entiers en lettres capitales.

L'écriture *onciale* est une écriture majuscule dont la plupart des contours sont arrondis et qui diffère de la capitale par la forme de quelques lettres. Tout manuscrit (à l'exception des ouvrages de liturgie ou de luxe) entièrement écrit en onciale est antérieur au neuvième siècle.

L'écriture *minuscule* correspond au romain de nos imprimeries. Employée sous les Mérovingiens, elle atteignit un haut degré de perfection et d'élégance sous Charlemagne et ses successeurs.

L'écriture *cursive* devait différer très-peu de la cursive romaine. Elle se rencontre dans tous les diplômes des rois de la première race. On rattache à la cursive une écriture extrêmement grêle et d'une hauteur démesurée à laquelle on donne le nom d'*allongée*, et qui fut en usage du huitième au treizième siècle, et l'écriture *tremblante*, où les contours de toutes les lettres rondes sont affectés de tremblements. Cette dernière écriture, née dans le huitième siècle, devint rare à la fin du onzième, et fut abandonnée au siècle suivant.

L'écriture *mixte* est ainsi nommée parce qu'elle emprunte ses lettres aux écritures mentionnées plus haut.

Les écritures de la seconde période, auxquelles on a donné fort improprement le nom de *gothiques*, ont été comme les premières, divisées en capitale, minuscule, cursive et mixte.

L'écriture *capitale*, très-fréquente dans les inscriptions lapidaires ou métalliques, est fort rare dans les manuscrits des treizième, quatorzième et quinzième siècles.

L'écriture *minuscule* se distingue par le brisement des lignes, qui étaient droites ou courbes dans l'écriture des siècles précédents. Elle a été employée dans les livres d'église depuis saint Louis jusqu'à Henri IV.

L'écriture *cursive*, qui date de la deuxième moitié du treizième siècle, a pour caractères distinctifs la négligence des formes, l'irrégularité des lettres et des abréviations.

L'écriture *mixte*, postérieure aux premières années du quatorzième siècle, participe à la fois de la minuscule et de la cursive.

L'usage des points pour servir à distinguer, non pas les phrases, mais les mots, remonte à la plus haute antiquité. Chaque mot est suivi de deux points dans les célèbres tables Eugubines en caractères étrusques, et d'un seul dans les mêmes tables en caractères latins. Les mots d'une inscription trouvée à Athènes, et qui date de l'année 450 avant l'ère chrétienne, sont séparés par trois points placés verticalement. Dans d'autres inscriptions, les points sont diversement disposés, horizontalement, obliquement, en triangle, en losange, en carré, etc., ou remplacés par différentes figures, comme des branches ou des feuillages, des cercles, des rosaces, des coeurs, etc. Ce dernier genre de ponctuation était

assez usité dans les manuscrits pour indiquer la fin du discours.

Chez les anciens Danois, la fin de la période était indiquée par la note H, et lorsqu'une nouvelle phrase commençait, on mettait en tête la figure d'une lune.

Quant à la ponctuation proprement dite, on lui donne pour inventeur Aristophane de Bizance, qui vivait 200 ans avant J.-C. Ce grammairien distingua le premier les différentes parties du discours au moyen d'un point mis tantôt en haut, tantôt en bas, tantôt au milieu de la dernière lettre de la phrase, ce qui correspondait aux distinctions admises par les anciens et aux signes employés aujourd'hui ; la virgule, le deux-points et le point.

On trouve des vestiges de la ponctuation dans quelques manuscrits d'une haute antiquité ; mais elle manque dans un très-grand nombre, car c'était l'affaire, non pas des copistes, mais des correcteurs. Les amateurs de livres et les gens studieux étaient les seuls qui fissent ponctuer les exemplaires dont ils se servaient.

« La manière la plus connue, disent les Bénédictins, de suppléer à la ponctuation dans les premiers temps, fut d'écrire par versets, et de discuter ainsi les membres et sous-membres du discours. Chaque verset était renfermé dans une ligne que les Grecs appelaient *επιτροπή*, en sorte qu'en comptant les versets, on découvrait combien de lignes il y avait dans un volume. A l'exemple de Cicéron et de Démosthène, saint Jérôme introduisit cette distinction par versets dans l'Écriture sainte, pour en faciliter la lecture et l'intelligence aux simples fidèles. Souvent on mit au commencement d'une nouvelle phrase, ou d'un verset une lettre un peu plus grande et qui avançait plus que les autres lignes. Les vides en blanc suppléaient encore aux interponctions ; et c'est la plus ancienne manière de ponctuer, ou plutôt de marquer sans point la pause qui laisse au lecteur le temps de respirer, en même temps qu'elle met de la netteté dans le discours. »

Alcuin, dans les écoles qu'il avait sous sa direction, avait fait placer cette inscription au-dessus des bancs destinés aux copistes :

Hic sedeant sacre scribentes flamina legis...

Per cola distinguant proprios et commata sensus,

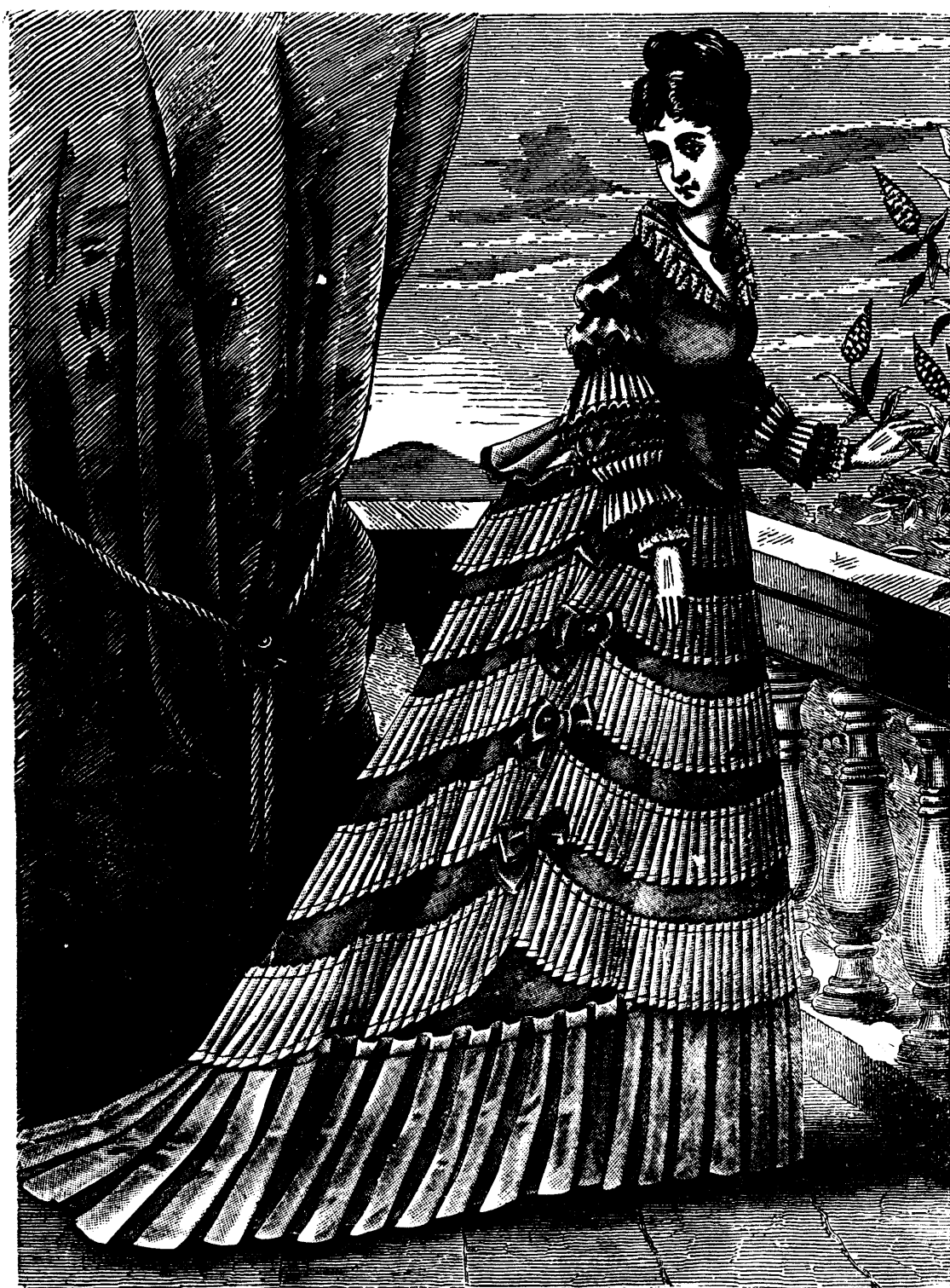
Et punctosa ponant ordine quisque suo.

Les règles de la ponctuation n'étaient pas encore observées universellement au seizième siècle, et les premiers imprimeurs ne les suivirent pas toujours fidèlement.

C'est encore aux anciens grammairiens que l'on doit les *guillemets*, connus d'abord sous la dénomination d'*antilambda*, le *trait d'union*, la *parenthèse* et l'*astérique*.

On attribue aussi à Aristophane de Byzance les signes de l'accentuation dans le langage grec, signes qui ne furent, pendant longtemps, employés que dans les manuscrits destinés aux écoliers. Montfaucon affirme n'en avoir jamais rencontré dans les manuscrits antérieurs au septième siècle. Quant aux accents de la langue latine, ils sont d'invention moderne, et ne se rencontrent dans aucun manuscrit. Ils n'ont d'autre but que de faciliter aux jeunes gens la lecture des auteurs, et les bonnes éditions des classiques n'en contiennent plus aujourd'hui.

## FEUILLE SUPPLÉMENTAIRE DE L'ALBUM.



1.—TOILETTE MONTANTE EN MOUSSELINE.

No. 1.—La robe est en foulard rose-thé; les volants sont en mousseline blanche très claire, et les nœuds en gros grain rose; un corsage décolleté, à manches courtes s'aperçoit sous le corsage montant en mousseline qui est ouvert en forme Marie-Stuart,

dont toute la toilette, au reste, rappelle le style. Le volant qui se trouve au bas de la jupe demi-traine est tuyauté et mesure 11 pcs. de hauteur. Les cinq volants qui viennent ensuite sont plissés et ont le premier  $4\frac{1}{2}$  pcs. de hauteur, les deux suivants  $3\frac{1}{2}$  pcs.



et les deux derniers 3 pes de distance les séparent les uns des autres. Ils sont posés remontant légèrement sur les côtés, où des noeuds paraissent les retenir. La ceinture est en gros-gran rose; la basque en mousseline blanche doublée de foulard est montée après.

Nos. 2 et 3.—  
COSTUME DE  
PETITES FIL-  
LES.

No. 2. COS-  
TUME POUR  
PETITE FILLE  
DE 6 A 8 ANS,  
en popeline

No. 2.—COSTUME POUR PETITE FILLE DE 6 A 8 ANS. No. 3.—COSTUME POUR PETITE FILLE DE 5 A 7 ANS.



gris-perle, soie et laine, garni de revers et de bandes en velours noirs, retenus par des boutons en nacre de perles. Le corsage décolleté est à basques garnies, ainsi que les manches courtes, dans le même style que la jupe; un petit feston en frivolité est posé autour de l'encolure et des manches. Ceinture en velours noir nouée derrière.

No. 3. COSTUME POUR PETITE FILLE DE 5 A 7 ANS, en percale couleur sable, orné de soutache noire. La petite tunique est relevée par un volant sur le pied duquel se trouve un galon garni de petits boutons noirs, le même galon orne les manches, ainsi que le pied du volant qui forme fraise autour du corsage, lequel s'ouvre sur un plastron décolleté. Ceinture pareille au costume.

No. 4. TOILETTE DU SOIR  
DITE "TOILETTE PÉPITA."  
Cette toilette dont le genre espagnol est très prononcé, se compose d'une jupe à corsage

No. 4.—TOILETTE DU SOIR, DITE "TOILETTE PÉPITA."



No. 5.—COSTUME D'AUTOMNE POUR VOYAGE OU PROMENADE.

décolleté en taffetas mais, garnie jusqu'à mi-corps de larges ruches très légères en mousseline ou crêpe mais coupées en deux par un biais de taffetas.

Une blouse en dentelle espagnole ou blonde de soie noire forme tunique; une dentelle assortie qui garnit les manches pagodes, dessine sur le corsage un fichu à pointes. Une ceinture en faille mais, nouée négligemment, retombe en longs pans sur la tunique. Des nœuds sans pans, pareils, la soulèvent de côté.

Peigne espagnol en écaille blonde, avec branche d'osalis roses retombant en arrière.



No. 6.—COIFFURE POUR PETITE FILLE DE 5 À 8 ANS.

No. 5.—COSTUME D'AUTOMNE POUR VOYAGE OU PROMENADE.

Le costume est en armure gris-fer. Un volant haut de  $14\frac{1}{2}$  pcs. avec tête de  $2\frac{1}{2}$  pcs. et monté par groupe de deux plis crevés, à distance de  $5\frac{1}{2}$  pcs. les uns des autres, est posé autour de la jupe. Deux coques de ruban en faille, longues de  $5\frac{1}{2}$  pcs. et un pan long de 7 pcs. sont posés entre chaque groupe de plis. La polonaise est longue et ajustée derrière, devant elle est flottante, et tombe juste au-dessus du volant. Elle n'a pas la moindre garniture autour. Devant elle est boutonnée sur le côté dans toute sa longueur, et ornée de bandes en faille noire de  $6\frac{1}{2}$  lignes de large, avec un bouton en acier bleui sur la pointe. Une écharpe en faille rouleautée est nouée sur le côté, et semble soutenir le relevage de la polonaise. Cravate en crêpe de Chine réséda, avec franges. Chapeau Montpensier en feutre gris, relevé d'un seul côté par une torsade

en crêpe réséda et garni d'une plume grise et de roses, noisettes, avec feuillage vert. Voile très-long en tulle à pois. Gants de Suède. Lingerie en baptiste plissée.

No. 8.—TOILETTE ET CONFECTION D'AUTOMNE.

La robe sans tunique est en sultane couleur chouette de mer. Un haut volant de 12 pcs. par devant, et de  $14\frac{1}{2}$  pcs. par derrière, monté à plis crevés, distancés de 5 pcs. les uns des autres, orne la jupe par en bas. Ce volant a une tête ruchée de 22 lignes de haut; un biais de même hauteur la sé



No. 7. COIFFURE AVEC CHEVEUX COURTS  
POUR PETITE FILLE.

pare-du volant. Une garniture, haute de 5 pcs. découpée à dents aiguës, et bordée de velours brun est cousue dans le biais, et retombe sur le volant; des nœuds sans pans en velours brun avec boucles d'acier sont posés sur le biais, au commencement de chaque dent; 2 pcs. plus haut, ruche en même étoffe que la robe, haute de 4 pcs. sans compter le biais de 2 pcs. qui la partage. La basque du dos de la confection est courte comme celle du patron indiqué; elle convient spécialement pour les robes garnies de volants jusqu'en haut. Audessus des rangs de dentelles qui l'orient est posé un biais en satin, qui garnit aussi les manches. Des nœuds et des boutons en satin sont posés au corsage, aux manches et sur les pochettes Louis XIV, adaptées aux basques de devant.

Chapeau en paille grise, orné de plumes bleu pâle, de roses, et de rubans couleur chouette de mer.

Nos. 6 7 COIFFURES SIMPLES POUR FILLETES  
ET PETITES EILLES.

6. COIFFURE POUR PETITE FILLE DE 5 A 8 ANS. On sépare une mèche de devant près de l'oreille, de chaque côté. On prend près de la nuque une épaisse touffe de cheveux dont on fait une tresse. On peigne tous les cheveux de devant en arrière, et on les boucle. On passe la tresse sur le devant, à 2 pcs. environ de la racine des cheveux; on cache la pointe de la tresse de l'autre côté, sous les cheveux.



No. 8.—TOILETTE ET CONFECTION D'AUTOMNE POUR LA VILLE.

On boucle la mèche de côté qu'on a réservée et on la rejette sur la natte. Cette coiffure ne demande pas des cheveux très longs.

7. COIFFURE POUR PETITE FILLE DE 5 A 8 ANS. Cette coiffure se fait avec des cheveux assez courts. On sépare par une raie transversale les cheveux de la nuque; on en forme deux petites tresses; on peigne les cheveux de derrière en arrière, et on les maintient à l'aide d'un peigne rond en écaille avec diadème de boucles. On relève les deux tresses, une de chaque côté, et on fixe les pointes sous un petit nœud, au deux extrémités du peigne. On pourra remplacer les petits nœuds par des rosettes en ruban ou par deux crosses épingles en jais ou en nacre.